

## Versions du symptôme

*Stéphanie Gilet-Le Bon*

### *Le symptôme entre institution et destitution subjective : trois versions ?*

L'expérience psychanalytique nous donne trois versions du symptôme, qui en constituent la *logie* : le symptôme avant l'analyse – sauvage, réponse inconsciente à un réel traumatique ou, selon une des définitions du symptôme par Freud, substitut de la satisfaction pulsionnelle refoulée. Puis, le symptôme qui s'inscrit au champ de l'Autre en s'articulant à l'inconscient pour prendre alors forme déchiffrable – c'est « l'enveloppe formelle », soit le symptôme sous transfert que l'on peut dire freudien ; et une version finale : le sinthome, le symptôme lacanien de fin d'analyse, l'incurable – qui est l'invention d'une solution symptomatique par le sujet, dont je donnerai la définition suivante faite d'un emprunt à Lacan tiré de *De nos antécédents* : le sinthome, « ce qui de l'enveloppe formelle se rebrousse en effet de création », puisque toute création, toute invention est un sinthome<sup>1</sup>.

Deux termes importants donc, dans ce que je prends ici comme définition du sinthome. Le rebroussement d'abord. Je le saisis comme le rebroussement de l'état signifiant du symptôme tel qu'il est dans le cours de l'analyse, pris comme nœud signifiant de jouissance, à son état de lettre de jouissance, construit dans sa fonction de jouissance – se rebroussant en quelque sorte, à ce qu'il était avant l'analyse, mais bien différemment puisque dans ce rebroussement du symbolique, du sens, au hors sens, au réel, il prend effet de création, mais aussi « effet révolutionnaire, seulement de ne plus marcher à la baguette dite marxiste »<sup>2</sup>.

Effet de création, car dépouillé de son enveloppe formelle, auquel le sujet peut s'identifier dans un « je suis ça » (en fait, plus rigoureusement, il faudrait reprendre la différence que faisait ce matin L. Izcovich entre « tu es cela » de l'identification au symptôme et « je suis ça » – je suis ce que je suis du moi fort), le symptôme de la fin de l'analyse est, d'une part création d'un bout de savoir – pourquoi pas, épurement d'un style, mais également création d'un état original du sujet qui n'est jamais présent spontanément.

Freud qui, dans *Analyse finie, infinie* se pose la question de savoir si en fin d'analyse on obtient un sujet nouveau, penche pour trouver la psychanalyse plutôt créationniste. Pour Lacan, « être analysé » ça mène à quelque chose d'inédit.

---

<sup>1</sup> Lacan J., 8ème leçon, « Joyce le sinthome »

<sup>2</sup> Lacan J., Compte-rendu sur l'acte, *Ornicar?* 29, p. 44

Bien entendu, cette *logie* du symptôme, où cette construction du symptôme ne se conçoit que dans la perspective où il ne s'agit pas, avec l'expérience analytique de débarrasser le sujet de tout symptôme – ce qui est la visée normative et corrective du Discours du Maître. Mais elle ne se conçoit qu'avec l'apport lacanien nouveau sur le symptôme, qui fait aussi bien que le Nom du Père du point de vue de la structure. Celle-ci va dans le sens d'une véritable clinique psychanalytique qui ne devrait rien à la psychiatrie, clinique borroméenne où le symptôme est à la place de l'œdipe du nœud freudien<sup>3</sup> et qui ne se conçoit que dans la mise à jour d'un champ lacanien de la jouissance. Cela ne veut pas dire pour autant que Freud ait négligé la dimension du réel de la jouissance. Au contraire, puisqu'il a toujours maintenu le réellement vécu, le trauma sexuel, une rencontre traumatique avec une jouissance étrangère, inassimilable, comme ce qui ne trompe pas, comme cause du symptôme en deçà du fantasme.

Je vais commencer par poser que le symptôme avant l'analyse est structurellement équivalent à une épiphanie joycienne dont vous savez qu'elles sont des bribes, des fragments de dialogue, de scènes quotidiennes, isolés, extraits du contexte (S2) qui leur donnait sens. Ce sont donc des S1 délibérément isolés de S2, et sans S2. Quelque chose, qui appartenait au symbolique, souvent à la parole, dont Joyce, par ce procédé d'isolation, et d'accumulation, de numérotation, fait des S1, S1, S1, S1, à la queue leu leu. Il les fait passer au réel – 40 unités de jouissance, pourrait-on dire – « hiéroglyphes au désert » les définirait très bien.

Les épiphanies sont l'expérience inaugurale, l'esthétique de Joyce dans sa mission artistique – au sens où son art part de là. Il en fait la théorie dans *Portrait de l'artiste en jeune homme*<sup>4</sup>, comme des moments d'extase sans lesquels il n'y a pas d'artiste.

Ce sont donc aussi des moments de jouissance. Pour lui, la fonction de l'artiste, du créateur, de l'antique artisan – « Antique père, antique artisan » – c'est de refuser l'évidence du sens commun (S2), de remettre en question la signification langagière commune, de lutter contre l'imaginaire du sens, d'arracher le langage à sa triviale fonction de communication et de représentation. Pour lui, la voie de l'artiste c'est un travail de lutte, d'empoignade, dit-il, avec la pauvreté, la médiocrité de la littérature prise en otage, encore vouée au code commun, aux savoirs reçus, aux croyances et opinions.

Tout un programme à remplir qui se redouble pour lui de la mission paternelle de nommer, de créer en nommant. C'est, comme le traduit Lacan, « le choix de prendre la vérité de l'expérience intérieure de l'artiste en poussant ce choix jusqu'à atteindre logiquement son réel. »<sup>5</sup>. Lacan dit encore : « Joyce est symptomatologie, c'est-à-dire la *logie* du symptôme » (Leçon du 9 décembre 1975) : « Joyce se trouve d'une façon privilégiée avoir visé par son art le quart terme – le symptôme – en tant qu'il complète le nœud de l'I,R,S, essentiel au nœud borroméen en lui-même. » Son parcours artistique nous donne *in fine* – sans le passage par le

---

<sup>3</sup> Lacan J., Du nouveau sur le symptôme», 1<sup>ère</sup> leçon de « Joyce le sinthome ».

<sup>4</sup> Joyce J., Edition de la Pléiade, p. 740.

<sup>5</sup> *Joyce avec Lacan*, p. 40

transfert – l'équivalent du symptôme analytique transformé, épuré, réduit, en fin d'analyse, du symptôme dans sa consistance logique. La *logie* du symptôme est dans cette démarche, cette discipline d'écriture en évolution, qui est là dès les épiphanies, qui ne veut retenir que la lettre, qui fait passer le signifiant à la lettre en le mettant en rupture avec la parole.

Bien que ce soit une démarche délibérée, c'est quand même une progression qui a quelque chose d'inéluctable, une mission à laquelle il est appelé – c'est la touche de la psychose – soit<sup>6</sup> : « un certain rapport à la parole qui lui est de plus en plus imposé au point qu'il finit par dissoudre le langage même ». Lacan se pose alors la question : « est-ce pour se débarrasser du parasite parolier (la parole est la forme de cancer dont l'être humain est affligé) ou au contraire de se laisser envahir par les propriétés d'ordre essentiellement phonémiques du langage ? » On pourrait dire qu'il ne se laisse pas envahir mais qu'il s'en sert, qu'il a été porté à se servir – sans le savoir, il y a quand même chez lui rejet de l'inconscient – de la faute de son nœud, qui est précisément qu'au lieu que R et S soient posés l'un sur l'autre, noués par le dessus dessous de I, S passe dans le trou de R<sup>7</sup>. Chez Joyce, il y a rapport sexuel<sup>8</sup> : « son rapport à Nora, chose singulière, je dirais que c'est un rapport sexuel, encore que je dise qu'il n'y en ait pas et c'est un drôle de rapport sexuel... se ganter la main droite avec le gant de la main gauche en le retournant... le gant retourné c'est Nora » – ce qui fait que S surmonte R là où il devrait passer en dessous, ce qui provoque la faute qui rend I – du corps et du sens – libre. Et c'est ce « délibéré », cette esthétique des épiphanies, ce traitement spécial qu'il fait subir au signifiant en le coupant du sens, qui est déjà suppléance, raboutage à l'endroit même de la faute. Vous remarquerez que la suppléance qu'il se bricole, seul, se fait à l'endroit de la faute, non pas en la supprimant – on ne supprime pas le symptôme – mais bien en la redoublant, en la radicalisant.

Les épiphanies sont donc, pour en revenir à l'analogie avec le symptôme avant l'analyse, un nouage R et S – le I, l'effet de signifié exclu – des énigmes, des opacités. Elles appellent cependant déchiffrement : un lecteur-déchiffreur. Nous serions en tant que lecteur, l'analyste, cependant refusé « en corps » comme dit Lacan pour la présence de l'analyste. Les épiphanies, comme le symptôme avant analyse sont du sens pas encore créé. Mais vous savez ce que Joyce en fait : il les ré-injecte, les re-tricote, les re-tisse dans ses textes pour qu'en jaillisse une nouvelle énonciation, pour qu'en surgisse du « sens incréé » (dans le sens de nouveau). Elles retrouvent donc un semblant de sens. Il les fait ainsi repasser au symbolique. Cette ré-injection participe de l'acte symbolique de nommer les choses, de la fonction Nom du Père dont Joyce se charge et qui fait suppléance pour lui. Son ambition, explicitement formulée étant d'abolir le langage de tradition anglaise pour un langage au-dessus de tous les langages.

---

<sup>6</sup> Leçon 7 de « Joyce le sinthome ».

<sup>7</sup> A ce propos, le nœud borroméen dès l'origine traduit le non rapport sexuel. Son principe en effet n'est pas d'union puisqu'il s'agit de ronds libres deux à deux qui n'ont de relation l'un avec l'autre qu'au moyen d'un troisième.

<sup>8</sup> 6<sup>ème</sup> leçon

Jusqu'à ce que... à partir de *Finnegan's Wake* – l'état final de sa littérature – son écriture enfin inventée – il n'en ait plus besoin. D'ailleurs il les récuse ironiquement au début de *Ulysse*. Elles deviennent rebut, le reste de son opération. « Toute invention, toute création est un sinthome »<sup>9</sup>.

Dix-sept années de « *work in progress* » – le temps actuel d'une analyse – c'est ainsi que Joyce qualifie lui-même son évolution d'écrivain, jusqu'à son savoir faire, son art accompli, consommé et aussi son savoir y faire, puisqu'il réussit à publier. Dix-sept années de *logie* du symptôme : du symptôme psychotique au sinthome, son ego particulier, son style maniériste – *mannierist manner* qui fait tenir ensemble RSI (on pourrait même dire, qui lie RSI autrement puisqu'avant cela, me semble-t-il, RSI était noué par la religion, qui faisait raboutage sur I et S). C'est un parcours qui ressemble en effet, logiquement au parcours du symptôme dans une analyse : d'une première version du symptôme en « symbolique *réellisé* », selon l'expression de C. Soler, qui a travaillé sur Joyce en série avec Rousseau et Pessoa, à une version finale, inanalysable, comme la littérature de Joyce. Elle est « un art tel qu'il n'y a rien à faire pour l'analyser »<sup>10</sup>, dont on jouit autrement que par le sens, selon la visée de Joyce – lui et les lecteurs. Il rigole tout seul dans sa chambre en écrivant : il jouit de la lettre-objet très solitairement, c'est le côté *private joke* de son écriture. Les lecteurs, universitaires au travail, tournant ça dans tous les sens, se cassant la tête dessus jusqu'à extinction de l'université. C'est le véritable accomplissement du symptôme en sinthome, d'avoir trouvé son lecteur, son commentateur, de rétablir à la fois un lien social par rapport à la jouissance autiste de la lettre et une sorte de narcissisme du style, un ego malgré la défaillance imaginaire. Ce qui étaye également l'analogie que je fais du symptôme avant l'analyse avec les épiphanies, c'est que, moments d'extase, elles sont éminemment porteuses de jouissance, lettres de jouissance dans leur hors sens, à l'instar de la part réelle du symptôme, celle-là même dont par le transfert – l'entrée dans l'expérience analytique – l'analysant se délestera sur l'analyste, la jouissance brute, afin de pouvoir en faire son élaboration signifiante.

Ce sont deux ruptures, deux seuils qui font intervalle entre les trois versions du symptôme. La première entre le symptôme avant et le symptôme dans le cours de l'analyse que j'appellerai « l'institution subjective » pour l'opposer à la deuxième rupture qui est la destitution subjective, seuil de la version lacanienne du symptôme. Deux ruptures de jouissance, deux passages à un autre mode de jouissance.

La première : c'est le passage de la jouissance pure du symptôme appelant seulement un partenaire de jouissance, le médecin ou le thérapeute, à la jouis-sens.

La deuxième rupture : elle s'opère avec la jouis-sens pour une rappropriation de la jouissance pulsionnelle, cause et ressort du symptôme. On pourrait dire aussi, changement de réel : du *falsus* ou *proton pseudos* du symptôme brut (faux réel au sens où il s'agit de

---

<sup>9</sup> 8<sup>eme</sup> leçon

<sup>10</sup> Lacan J.

symbolique *réellisé* et passé au réel, qui fait de l'analyse un principe de vérification<sup>11</sup> à partir d'un réel qui ne trompe pas mais recouvert par le mensonge du symptôme) au « vréel », cause du symptôme, trauma sexuel freudien, non-rapport sexuel lacanien. On pourrait même ajouter : changement d'option politique. Politique du Discours Analytique conduit de la politique thérapeutique du Maître à une politique du symptôme. C'est l'incurable, un certain politiquement incorrect de par la dissidence du symptôme par rapport à l'universalisable, ou la typification médicale du symptôme.

Dans « Le début du traitement » des écrits techniques, Freud dit que le premier but de l'analyse est d'attacher le patient qui adresse son symptôme, à son traitement *et* à la personne de l'analyste : double attachement. Chez Lacan, c'est l'embrayage du symptôme sur le sujet supposé savoir et sur le désir de l'analyste, lequel n'opère pas en l'absence de la personne, ou au moins une personne qui lui donne corps. Il faut que l'analyste soit bien là en chair et en os. Et pour cela il faut un travail préalable, période d'essai pour Freud, entretiens préliminaires pour Lacan. Ce qui veut dire qu'il y a un passage à franchir, un pas encore à faire, celui du transfert. Il s'agit, dit Lacan aussi bien que Freud, de faire entrer le patient par la porte, « que l'analyse soit un seuil ». Lacan parle aussi de filtrage<sup>12</sup>, « et dans ce filtrage il y a un pari ».

Il y a en effet des patients qui l'interrompent avant de passer le seuil. Il s'agit d'une rupture anticipée du lien analytique. Dans *Remémoration, répétition et perlaboration*, Freud en donne un exemple qui est tout à fait une rupture par passage à l'acte pulsionnel. « Il arrive aussi que l'on n'ait pas le temps de passer aux pulsions sauvages les rênes du transfert [...], » nous dit-il, pour cette dame dont le symptôme était de fuguer du domicile conjugal sans qu'elle puisse motiver cette fugue. Ce qu'elle répéta avec Freud au bout d'une semaine de traitement, sans qu'il ait pu prévenir cette répétition. Disons qu'elle continue à jouir de son symptôme.

Selon Freud, pour que le symptôme passe le seuil à partir de quoi il devient analytique, il s'agit d'attacher l'analysant à son traitement et à *la personne de l'analyste*. Comme avec Lacan le symptôme embraye sur la mise en jeu du savoir inconscient et sur le désir de l'Autre où le symptôme se complémente de l'analyste, bien là, en chair et en os. La présence de l'analyste doit effectivement être prise en compte. De signifiant quelconque, il mute à incarner ce qui n'est pas autre chose que la jouissance pure du symptôme. Pour que le symptôme entre dans l'ordre symbolique où il devient déchiffrable il est nécessaire à ce que le sujet accepte de se séparer de la jouissance sauvage de son symptôme. Comme dit Freud, passer les rênes du transfert au symptôme, c'est faire en sorte que le sujet se sépare de sa jouissance pure – ce que Freud n'a pu réussir à obtenir avec la dame qui continue à jouir en répétant avec lui la fuite.

Devenu fait de Discours, l'accent étant mis sur son enveloppe formelle, que devient le noyau de jouissance du symptôme, c'est-à-dire ce qu'il y a d'opaque en lui ? C'est la fonction

---

<sup>11</sup> Radiophonie, p. 80

<sup>12</sup> Scilicet 6/7, p. 32-33

de l'analyste comme présence, comme être-là, d'être le support de cette opacité de jouissance afin que puisse s'en poursuivre son élaboration signifiante. C'est son désir énigmatique, opaque, qui attire sur lui, qui aimante l'objet jouissance et le sépare d'avec la chaîne signifiante. Ainsi, dès lors qu'il entre dans l'expérience analytique, qu'il devient analytique, le symptôme est complété par l'analyste (par le sujet supposé savoir et *par l'analyste*). L'analyste devient l'homme de paille du sujet supposé savoir et *le semblant d'objet*. Freud ne dit pas autre chose lorsqu'il soutient dans *Introduction à la psychanalyse* : « l'analyste est le noyau central de toute nouvelle névrose » ce qui veut dire que l'analyste devient objet et occupe une place à partir de laquelle pourront être déployés les sens du symptôme. « C'est bien parce que l'analyste *en corps* installe l'objet à la place du semblant qu'il y a quelque chose qui existe et qui s'appelle le Discours Analytique »<sup>13</sup>.

L'entrée dans le dispositif est fait pour séparer la valeur de message du symptôme, sa valeur signifiante, de sa valeur de réel de jouissance, du radical du symptôme – symptôme fondamental comme l'a dit C. Soler hier – avec quoi le sujet finira par apprendre – peut-être – à savoir y faire avec, par savoir mobiliser son économie propre de jouissance.

Ceci a une certaine résonance avec ce qu'est structurellement la pulsion. Dans la pulsion même, Freud distingue le quantum d'affect ou somme d'excitation, l'exigence de satisfaction pulsionnelle, et l'élément représentatif de la pulsion, soit la part de la pulsion inscrite en signifiant, ce qui dans la pulsion peut être refoulé, c'est-à-dire se convertir en défense. C'est la bivalence du symptôme : il est fait de la défense inconsciente, nouée, assujettie au règne pulsionnel.<sup>14</sup> On sait par exemple que quantum et représentation se séparent dans le symptôme hystérique, que le quantum se retire de la représentation et peut se transposer dans le corporel ou bien que, dans la névrose obsessionnelle le quantum se transpose de la représentation inconciliable à une autre représentation (pensée) inoffensive, substitutive. C'est le représentant de la pulsion qui tombe sous les effets du refoulement, condition préalable à la formation du symptôme, tandis que l'énergie pulsionnelle, la jouissance, trouve toujours une voie de satisfaction substitutive au delà du principe de plaisir, dans la douleur, dans la défense, autrement dit dans le symptôme qui est alors cette solution, la plus commode dit Freud, de placement de la jouissance, mais... mauvais placement, puisqu'elle est fixée, hypothéquée, sans mobilité d'investissement, inutilisable à d'autres fins.

C'est donc à tenir la corde de l'indissociabilité du symptôme et de la pulsion, une Autre jouissance en rapport avec l'être, que l'on s'oriente dans une psychanalyse du symbolique vers le réel. Vers, non plus ce que le symptôme veut dire, mais en quoi il répond à l'exigence de satisfaction pulsionnelle, en quoi il est nécessaire à la pulsion. Donc la question n'est

---

<sup>13</sup> Lacan, Séminaire ...ou pire, 21 juin 1972

<sup>14</sup> C'est la thèse complexe de *Inhibition, symptôme etangoisse*, p. 33, qui concerne la formation du symptôme dans la névrose obsessionnelle. « La formation du symptôme triomphe lorsque la défense parvient à être amalgamée à la satisfaction en sorte que l'injonction ou l'interdiction originellement défensive prenne aussi le sens d'une satisfaction ». Au cœur du symptôme on a donc la raison pour laquelle le symbolique est agissant sur le réel jusqu'à la rencontre de l'ininterprétable C'est par l'opérativité sur la défense que l'on touchera au réel du symptôme.

évidemment pas de le faire disparaître, mais de savoir faire avec, savoir le débrouiller, le manipuler, savoir y faire avec la pulsion.

Mais l'orientation, le cap vers le réel – qui se maintient par l'analyste en corps, le désir de l'analyste, indispensable partenaire de la pulsion –, rencontre dans l'expérience analytique la barrière de la jouis-sens. C'est-à-dire que Lacan a fini par constater que « là où ça parle, ça jouit et ça ne veut rien savoir de plus »<sup>15</sup> ; on pourrait ajouter, de son être pulsionnel. Je bouclerai aujourd'hui mon propos, sans développer la seconde rupture de jouissance que Lacan a nommée « Passe » qui est nécessaire pour que le sujet rejoigne son être pulsionnel – passe de la jouis-sens à une autre jouissance, à une réconciliation, à une réappropriation de la jouissance pulsionnelle. Donc aussi, passe de savoir, de création, d'invention d'un bout de savoir.<sup>16</sup>

---

<sup>15</sup> Lacan J., *Encore*, Seuil, p. 95.

<sup>16</sup> Si l'on se réfère à son écriture, le Discours Analytique fait produire des S1, qui restent en fait séparés de S2. Il y a en effet le double trait entre S1 et S2. Le Discours analytique lui-même met en question le savoir, pour lequel cependant, on fait une analyse.